

Nouvelle série - N°73

Galaxies

SCIENCE-FICTION

PDF

Supplément numérique

Élodie Bouchet

Emmanuel Aparicio

Dario Edward

Supplément numérique

Galaxies 73

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 73, le supplément se compose de trois nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2021.

Page II Souviens-toi

Élodie Bouchet

Page XVI Nos Propres Confins

Emmanuel Aparicio

Page XXIX Sœur en Blastocyste

Dario Edward

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

Souviens-toi

Élodie Bouchet

Deux éléments sont difficiles à réussir lorsqu'on écrit une nouvelle de science-fiction : faire découvrir un univers imaginaire aux lecteurs sans sacrifier au dynamisme d'un texte aussi court, et nous servir une chute à la fois inattendue et évidente pour les personnages et l'intrigue.

Avec « Souviens-toi », ce sont deux belles réussites pour un format nouvelle parfaitement maîtrisé. Nous suivons l'infirmière Lucile dans un monde qui se dessine rapidement comme différent du nôtre et que nous découvrons par touches subtiles à mesure que se déroule l'histoire personnelle de la protagoniste. Nous parvenons à nous attacher à elle, découvrir son passé, comprendre ses choix et lorsque la chute arrive, elle est si satisfaisante !

Mais je ne vous en dis pas plus, je vous invite à vous plonger dans ce beau texte pour en découvrir les subtilités à votre tour... Belle lecture !

Florie Vine, membre du Jury du Prix Alain le Bussy 2021

THOMAS ET MOI TERMINIONS notre ronde quand des pleurs s'élevèrent dans notre dos.

— Encore un cauchemar, soupira mon collègue.

— J'y vais, le rassurai-je. Tu t'occuperas du prochain changement de couche à ma place.

Il acquiesça, soulagé. Thomas ne savait jamais comment reconforter les jeunes enfants, il se sentait plus à l'aise avec les nourrissons. Heureusement pour lui, j'avais les préférences inverses.

Je rejoignis en quelques pas la chambre de la fillette. Emma, six ans, se remettait à peine d'un accident de voiture, elle enchaînait les réveils nocturnes depuis son arrivée à l'hôpital.

Je toquai à la porte pour m'annoncer.

— Bonsoir Emma. Je suis Lucile, l'infirmière. On s'est déjà vues tout à l'heure, tu te souviens ?

La gamine s'était roulée en boule dans le lit, à moitié cachée sous les draps. Je les écartai avec délicatesse pour m'asseoir à côté d'elle et elle se blottit dans mes bras. Elle tremblait, la pauvre. Je la serrai contre moi et libérai mon pouvoir par touches successives, tout en fredonnant



une berceuse de mon enfance. Ses sanglots diminuèrent et elle se détendit. Le mauvais rêve ne serait bientôt qu'un lointain souvenir.

Emma se rendormit très rapidement. Je m'attardai dans sa chambre, comme j'en avais pris l'habitude au fil des années : je ne pouvais pas me permettre de calmer trop vite mes petits patients ou mes collègues finiraient par se douter de quelque chose. Satisfaite de moi-même, je regagnai la salle de pause quelques minutes plus tard.

Je déchantai en passant le seuil de la porte : trois paires d'yeux se braquèrent sur moi, dans un silence de mort.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Un coup d'œil aux appareils médicaux m'assura que tout était normal de ce côté-là. Mes collègues échangèrent des regards gênés, sans rien oser répondre.

— Tu ferais mieux de venir voir, soupira Thomas.

La touche de compassion dans sa voix me noua les entrailles. Qu'était-il arrivé ? Il m'indiqua la télévision autour de laquelle ils s'étaient agglutinés. Je m'approchai, sans un mot. Tous s'écartèrent pour me libérer le passage.

Un large bandeau rouge barrait l'écran. Je me figeai en reconnaissant le visage affiché en gros plan. Qu'avait-il fait, encore ? Ma main glissa d'elle-même vers la télécommande pour monter le son.

— Cette évasion survient dans un contexte déjà tendu, crépita la voix du commentateur. Franck Reynaud était gardé sous haute surveillance. Aux dernières nouvelles, un complice lui aurait fourni de l'avolium, qu'il aurait consommé pour se rendre invisible.

L'image de mon père disparut pour laisser place au plateau de télévision.

— Le ministre de l'Intérieur fera une déclaration d'ici quelques minutes, les précautions nécessaires seront prises pour contrecarrer les plans du Front de libération. La police s'est engagée à renforcer la sécurité des lieux publics tant qu'elle n'aura pas retrouvé le fugitif.

J'éteignis l'appareil d'une main tremblante, sans parvenir à détacher mon regard de l'écran. Des images de mon enfance se bousculaient pêle-mêle dans ma tête : des pique-niques dans les bois agrémentés de chasse au trésor, mes parents qui me faisaient sauter dans leurs bras en riant, mon père qui m'ébouriffait les cheveux sur le chemin de l'école, mon vieux lapin en peluche... Et au milieu de tout cela, les souvenirs du centre commercial de Destan, horribles et crus. Ma mère qui s'écroulait de nouveau devant moi, touchée de plein fouet par les tirs des policiers.

— Ils vont l'attraper dans les prochains jours, commenta Thomas. Tout le pays est à ses trousses.

IV

Le Front de libération avait fait profil bas ces dernières années : l'opinion publique lui avait retiré son soutien après les événements de Destan et il n'avait pas su corriger le cap. Cette évasion secourerait néanmoins les foules, le gouvernement risquait de surréagir. Le pouvoir d'invisibilité si particulier de mon père ne suffirait pas à le protéger.

— Cette fois-ci, ils le tueront, réalisai-je dans un souffle.

Je ne l'avais pas revu depuis son procès en appel, dix ans plus tôt, mais il était ma seule famille. Je tenais à lui, malgré ses crimes.

Ma remarque m'attira plusieurs regards courroucés.

— Ce serait bien fait pour lui ! protesta l'aide-soignante.

— Les actions de mes parents étaient inacceptables et je le sais très bien, rétorquai-je. Ils ont été manipulés par le Front de libération et en ont payé le prix, tous les deux. Est-ce que vous pourriez arrêter de me le faire payer à moi aussi ?

La porte de la salle claqua derrière nous, je me retournai en sursaut.

— Est-ce que Lucile Reynaud est ici ? s'enquit le directeur de l'hôpital.

De larges cernes soulignaient ses yeux, il avait été tiré de son lit en urgence. Derrière lui se trouvait une femme blonde vêtue d'un uniforme de police impeccable.

Son regard se posa sur le badge nominatif de ma blouse et elle me dévisagea des pieds à la tête, sourcils froncés. Mon sang se glaça. Que me voulait-elle, exactement ? Je réprimai une grimace et m'avançai en silence.

Le trajet jusqu'à l'étage de la direction nous prit plusieurs minutes, bien assez pour me laisser le temps de paniquer. Je n'étais pour rien dans l'évasion de mon père, mais une analyse de sang trahirait ma consommation récente d'avolium. Je pouvais vider mes batteries en utilisant mes pouvoirs sur quelqu'un, mais pas en présence de la police, le risque de me faire repérer serait trop important.

Les bureaux de l'administration étaient déserts, comme toujours en pleine nuit. Le directeur m'indiqua l'un des gros fauteuils de cuir, je m'assis sans un mot en attendant que le couperet tombe.

— Est-ce que vous avez entendu la nouvelle de l'évasion ?

J'acquiesçai dans une grimace.

— Je viens de voir le flash info à la télé.

Mon supérieur hocha la tête, une expression soulagée sur le visage.

— Parfait. Je vous présente la capitaine Alexia Martin, de la Sécurité intérieure. Elle souhaite vous poser quelques questions.

— Je n'étais au courant de rien, protestai-je avec véhémence. Je n'ai pas eu de nouvelles de mon père depuis des années, je n'ai rien à voir avec son évasion !



— Ne vous inquiétez pas, vous n'êtes pas mise en cause, me rassura la femme d'une voix douce. Nous n'avons rien à vous reprocher. Je voudrais simplement discuter.

Elle se montrait moins péremptoire que les officiers rencontrés pendant mon adolescence, c'était déjà ça. Je hochai la tête, en évitant de croiser son regard. Impossible de refuser, je ne tenais pas à finir ma nuit en garde à vue.

— Laissez-nous, je vous prie, demanda la capitaine au directeur. Je passerai vous prévenir quand nous aurons terminé.

Il acquiesça et quitta la pièce. Mon interlocutrice délaissa le lourd bureau de chêne pour s'asseoir dans le siège voisin du mien. Bien trop proche, mais comment protester ?

— Je suis désolée si cette convocation vous a effrayée, entama-t-elle avec un sourire rassurant. La situation exigeait que nous vous contactions au plus vite.

Elle avança son fauteuil, me donnant une vue immanquable sur les galons de son uniforme. Leur bande bleu pâle m'arracha un frisson.

— Vous faites partie des forces spéciales.

La seule unité de police autorisée à se servir d'avolium. Ses agents, triés sur le volet pour leurs capacités génétiques, bénéficiaient d'un entraînement sur-mesure adapté à leurs pouvoirs. Ils disposaient d'une grande autonomie et on leur confiait le maintien de l'ordre dans les contextes les plus délicats. Cette femme était tout sauf inoffensive. La voir se charger d'un interrogatoire n'augurait rien de bon pour moi.

— En effet, admit-elle avec un sourire crispé.

Je me renfonçai dans mon siège et surveillai ses mains. La plupart des pouvoirs surnaturels nécessitaient un contact direct avec la peau pour s'appliquer à quelqu'un d'autre. J'ignorais les capacités de la capitaine, mais je ne la laisserais pas me toucher !

— Selon nous, votre père va tenter de vous joindre dans les prochains jours, reprit Alexia Martin. C'est la raison pour laquelle je suis ici.

— Vous vous êtes dit que vous pourriez utiliser sa fille comme otage ? Après tout, cette stratégie a déjà fait ses preuves.

Mon père ne se serait jamais rendu à la police à Destan si je n'avais pas été traînée sur place. L'ami de mes parents qui devait s'occuper de moi les avait trahis, me livrant aux autorités en échange d'une amnistie et d'un stock d'avolium. Le responsable de l'équipe d'intervention en avait profité pour m'utiliser comme monnaie d'échange.

Je regrettai aussitôt mes mots – bien que vrais, ils risquaient de braquer mon interlocutrice. Alexia Martin prit heureusement un air gêné.

— Vous n'auriez jamais dû être impliquée à Destan. Mon collègue de l'époque a commis une erreur d'appréciation, même si le gouvernement ne le reconnaîtra jamais.

« Erreur d'appréciation », quel bel euphémisme ! On m'avait trimballée à travers le centre commercial en pleine prise d'otage, sans tenir compte de la proximité des morts et des blessés. Je me souvenais des claquements des pistolets, des hurlements paniqués... L'équipe d'intervention avait abattu ma mère sous mes yeux, soi-disant en légitime défense, et mon père avait été emmené alors qu'il criait mon nom. J'avais eu peur qu'il se fasse tuer, peur de me faire tuer moi aussi... ces scènes avaient hanté mes cauchemars pendant des années. Je n'étais parvenue à exorciser les mauvais rêves que bien plus tard, en utilisant mes pouvoirs pour aider les enfants de l'hôpital.

Entendre un officiel s'excuser pour l'erreur d'un collègue m'étonna cependant, cela ne ressemblait pas aux habitudes des forces spéciales. Que voulaient-ils de moi pour me ménager de la sorte ?

— Je suis venue vous poser quelques questions, reprit la capitaine, je n'en aurai pas pour longtemps.

Je lui fis signe de continuer tout en restant sur mes gardes. Elle avait beau se montrer amicale, je ne lui faisais pas confiance.

— De quelle façon le Front de libération est-il entré en contact avec vous ?

— Je ne connais pas ces gens, rétorquai-je d'un ton sec.

Ses lèvres s'étirèrent en un rictus narquois.

— J'ai consulté votre dossier. Au vu du patrimoine génétique de vos parents, votre sensibilité à l'avolium doit se situer bien au-dessus de la moyenne, mais vous avez refusé le dépistage du gouvernement. Le Front vous a forcément contactée dans la foulée, en vous proposant peut-être une vengeance ?

Un soupir désabusé m'échappa. Elle avait tapé juste, bien sûr.

— Ils m'ont fait une offre il y a quatre ans, peu après mes dix-huit ans. Mais ça ne va pas vous aider. Je ne connaissais pas l'homme qui m'a abordée dans ce square et je ne l'ai jamais revu.

— Ils n'ont pas repris contact ensuite ? J'ai du mal à croire qu'ils aient renoncé à vos pouvoirs...

— Je les ai traités de meurtriers d'enfants, répondis-je en haussant les épaules. Ils n'ont pas apprécié.

Je gardais rancune à la police de m'avoir utilisée comme appât, mais j'en voulais encore davantage aux dirigeants du Front de libération. Ils avaient embrigadé mes parents et les avaient transformés en criminels.

Leur discours était certes bien rodé : pourquoi les membres des forces spéciales seraient-ils les seuls autorisés à activer leurs pouvoirs

VII

surnaturels ? On leur fournissait gratuitement l'avolium refusé à tous les autres. Les efforts du Front pour empêcher la mise en place d'un état policier étaient louables, quand on y réfléchissait. Ça n'en rendait pas leurs méthodes plus acceptables : de nombreux innocents avaient péri au centre commercial de Destan. Dont des enfants, qui avaient servi de boucliers humains.

L'image d'un garçonnet étendu sur le sol me hantait toujours. Sa veste bleu vif avait attiré mon regard et j'avais marché sans le vouloir dans une flaque de son sang...

Mon interlocutrice haussa les sourcils, surprise de ma véhémence.

— Si vos derniers échanges datent de quatre ans, la piste est froide, en effet. Ce qui m'amène à ma deuxième demande. Comme je vous le disais, nous pensons que votre père va vous contacter. J'aimerais vous confier un émetteur d'urgence. Il vous permettra de nous avertir de sa présence le cas échéant.

Une vague de soulagement me parcourut, même si je m'efforçai de la dissimuler. S'il ne s'agissait que de cela, je m'en tirais à bon compte.

— Ce serait stupide de sa part de passer chez moi.

— Il prendra le risque. Le Front de libération n'aurait pas fait évader Franck Reynaud sans préparer un nouveau coup d'éclat, ils ont recruté le mois dernier une étrangère capable de manipuler les virus. Tous les indices pointent dans la direction d'une attaque bactériologique. Votre père sera le porte-parole de l'opération, une fois de plus. Mais si vous vous dressiez à ses côtés, en jouant la carte de l'innocence persécutée, vous pourriez rallier l'opinion d'une partie de la population qui le méprise.

— Vous pensez qu'il se servirait de moi comme symbole ?

Cette idée me mettait mal à l'aise.

— En effet. De nos jours, plus personne ne se préoccupe de l'embargo sur l'avolium. Notre maîtrise de la production s'est améliorée et nous avons démantelé plusieurs circuits d'approvisionnement du Front. L'organisation vivote sur ses vieux stocks. Pour raviver la flamme de la rébellion, elle va tout miser sur un dernier coup d'éclat. Elle aura besoin de sang neuf.

— Je leur ai déjà dit non il y a quatre ans.

— Leur feriez-vous la même réponse si c'était votre père qui posait la question ?

— Bien sûr ! Le Front m'a volé mon enfance.

J'avais été trimballée de famille d'accueil en famille d'accueil pendant des années et mes tuteurs m'avaient surveillée comme le lait sur le feu, de crainte que je développe des idées terroristes. Si je n'étais pas tombée par hasard sur la cachette cousue dans mon lapin en peluche,

VIII

je serais devenue folle. Mes parents y avaient dissimulé une trentaine de comprimés d'avoilium, ainsi que la clé de leur réserve secrète et le plan qui y menait. Il m'avait fallu plusieurs mois pour exploiter tout cela, mais le résultat en avait valu la peine : expérimenter mes pouvoirs avait été l'unique bouffée de liberté de mon adolescence. Les choses s'étaient ensuite simplifiées avec ma majorité, quand j'avais emménagé seule.

— Quoi qu'il en soit, reprit Alexia Martin, acceptez-vous notre émetteur ? Si nous nous trompons, vous n'aurez pas à l'utiliser. Dans le cas contraire, ça nous permettra de neutraliser Franck Reynaud en toute sécurité, avant qu'il passe à l'acte.

Elle me lança un regard implorant. La police m'avait-elle délibérément envoyé une femme proche de mon âge pour m'amadouer ? Une chose était certaine : elle se montrait trop gentille avec moi. L'avait-on chargée de me recruter ? Les forces spéciales étaient toujours à l'affût de nouveaux candidats... Me convaincre de rejoindre leurs rangs juste après l'évasion de mon père représenterait un symbole puissant.

— C'est d'accord, maugréai-je.

Rien ne m'obligerait de toute façon à presser le bouton. Le sourire d'Alexia Martin se décripa.

— J'étais sûre que nous finirions par nous entendre. Vous utiliserez cet émetteur en cas de besoin, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me croiriez-vous si je vous l'affirmais ?

Elle laissa échapper un rire nerveux.

— Vous avez bien mérité quelques réponses. Comme vous l'avez pointé tout à l'heure, je suis membre des forces spéciales. L'avoilium éveille chez moi la capacité à détecter les mensonges : je sais que vous m'avez dit la vérité jusqu'ici. Vous vous montrez sincère dans vos convictions, pourquoi ne vous ferai-je pas confiance pour la suite ?

Ma bouche s'assécha et je repassai notre discussion en accéléré dans ma tête. Je pensais n'avoir rien révélé d'incriminant, mais en étais-je certaine ? Heureusement que je n'avais pas mentionné mes pouvoirs !

Maintenant, j'en étais sûre : elle cherchait à me recruter. Elle venait de me concéder un énorme avantage, ce qu'elle n'aurait jamais fait sans une très bonne raison. Elle espérait gagner ma confiance...

— Et donc, cet émetteur ? insista-t-elle avec le sourire.

J'hésitai et choisis mes mots avec soin :

— Si mon père vient me demander de l'aide pour ce projet d'attaque bactériologique, j'appuierai sur ce bouton. Satisfaite ?

J'étais sincère : je n'avais aucune intention de me rendre complice

d'un crime. Mais je n'avais rien promis pour le cas où mon père chercherait à fuir. Elle ne releva pas l'omission.

Je me retrouvai ainsi au petit jour à la porte de chez moi, un émetteur des forces spéciales dans la poche de ma veste. Avec ma veine, la clé se coinça dans ma serrure. Comme si j'avais besoin de ça en plus... En forçant un peu, je parvins quand même à ouvrir.

Une fois à l'intérieur, je lâchai mon sac sur la commode de l'entrée. Mon vieux lapin en peluche y trônait, juste sous mon nez. Je me mordis les lèvres pour réprimer un juron. Ce n'était pas sa place normale !

Mon père était passé. Seul ou accompagné de ses amis du Front ?

Mon cœur s'emballa. Avant toute chose, je devais vérifier que plus personne ne se trouvait dans l'appartement. Tâche tout de suite plus compliquée quand on cherchait quelqu'un d'invisible...

La cuisine et la salle de bain étaient désertes, je m'en assurai en les parcourant dans tous les sens. Je profitai au passage de mon inspection pour contrôler l'état de ma réserve d'avolium. Les minuscules comprimés étaient toujours dans l'armoire à pharmacie, cachés dans leurs fausses boîtes de médicaments. J'en avalai un par précaution : suivant la façon dont les choses tourneraient, je pourrais avoir besoin de mes pouvoirs.

Je poursuivais ma fouille dans les recoins du salon quand le bruit d'une porte derrière moi me fit sursauter.

— Bonjour Lucile.

Mon père avait beaucoup vieilli en prison. Mon cœur se serra à l'idée de toutes les années que nous avons perdues : avec ses rides et son début de calvitie, j'aurais presque pu ne pas le reconnaître. Un adolescent brun se tenait derrière lui, en retrait. Je tentai de me ressaisir :

— Je ne me souviens pas de vous avoir invités chez moi, rétorquai-je.

— Tu ressembles à ta mère, constata-t-il avec un sourire attendri. Elle aussi détestait être prise au dépourvu.

— Pourquoi es-tu venu ?

Je me sentais de plus en plus nerveuse. La belle complicité nouée avec lui pendant mon enfance s'était envolée, ne laissant qu'un vide immense derrière elle.

— Je ne t'ai pas vue depuis trop longtemps. Ce n'est pas de ta faute, s'empressa-t-il d'ajouter, mais tu m'as manqué.

Un silence gêné s'installa : que répondre à cela ? Il savait pertinemment être responsable de cet état de fait, je n'allais pas retourner le couteau dans la plaie en le lui rappelant. Mon regard glissa dans la direction de son compagnon.

X

— C'est un ami, nous sommes entrés grâce à lui. Aucun métal ne peut lui résister et ta serrure n'a pas fait exception. Ne t'en fais pas, nous avons utilisé mon pouvoir et personne ne nous a vus.

Je réprimai une grimace dubitative : il pouvait se rendre invisible, mais ce n'était plus un secret depuis longtemps. La police s'était sûrement équipée en conséquence.

— Mon appartement pourrait avoir été piégé.

— Ton salon était truffé de micros lorsque nous sommes arrivés, admit-il avec un sourire amusé. Mais mon ami s'en est occupé également, il n'y a plus aucun danger.

Je soupirai. Autant pour la confiance qu'Alexia Martin prétendait avoir placée en moi, j'avais eu raison de me méfier.

— Les responsables s'inquiéteront de ne plus recevoir de signal.

— Ils en reçoivent un faux. Nous aurons quitté les lieux avant qu'ils se rendent compte du subterfuge.

M'incluait-il dans ce « nous » ?

— Pourquoi es-tu venu ? répétais-je.

— J'aimerais te convaincre de nous suivre, avoua-t-il.

— S'il s'agit de rejoindre le Front de libération, je leur ai déjà dit non il y a quelques années, préférerais-je prévenir.

— Mes contacts me l'ont signalé. Je comprends qu'une vie de lutte puisse t'effrayer, mais nous aurions besoin de ton aide dans deux jours pour une mission ponctuelle.

J'en restai bouche bée. Il se fourvoyait dans les grandes largeurs : ce n'était pas la peur qui m'avait tenue éloignée de ses camarades, c'était le dégoût. Inutile de le détromper pour le moment, je voulais en apprendre davantage sur ses intentions.

— Je ne vois pas en quoi je pourrais vous servir.

— En joignant tes pouvoirs aux nôtres, bien sûr. Tu as trouvé la clé qu'on avait dissimulée dans ta peluche, je suppose qu'elle t'a permis d'accéder à notre réserve d'avolium. J'aimerais d'ailleurs récupérer les comprimés qui te restent, la situation du Front est tendue en ce moment. Nous aurions bien besoin d'un coup de pouce supplémentaire.

Une bonne moitié de ladite réserve avait échoué dans mon armoire à pharmacie, mais il n'avait pas dû le réaliser. Il était hors de question que je la lui confie sans savoir ce qu'il comptait en faire.

— J'ai renoncé à l'avolium, mentis-je. J'ai tout jeté pour me construire une vie normale.

Il ouvrit des yeux ronds et marqua une hésitation.

— Tout jeté ? Pourquoi ?

— Regarde où cela t'a mené. Je suis désolée, mais je ne peux pas

cautionner les événements de Destan.

Je m'efforçai de ne pas flancher devant son air meurtri. N'avait-il toujours pas compris son erreur, depuis le temps ?

— La situation a dégénéré ce jour-là, concéda-t-il, mais il faut penser aux générations futures. Le gouvernement ne cessera jamais son embargo sur la production d'avolium si personne ne le combat. Les politiques ne bougeront pas, ils ont trop peur que nos pouvoirs échappent à leur contrôle, et plus personne ne s'en offusque !

— Est-ce que tu peux me promettre que votre prochaine opération ne fera pas de victimes ? insistai-je. Les rumeurs parlent d'une attaque bactériologique.

Son visage se tordit en une expression gênée et je sentis mon cœur chavirer. Moi qui avais espéré des dénégations...

— Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas prétendre te battre pour les générations futures en tuant des innocents.

— Il n'y aura aucun innocent sur place cette fois-ci, se défendit-il. Aucun enfant, aucun adolescent. Nous visons un laboratoire de production d'avolium, pour le symbole et pour refaire nos réserves. L'endroit est trop bien protégé pour être cambriolé de manière traditionnelle, mais ne t'en fais pas, notre nouvelle recrue maîtrise parfaitement ses capacités. Aucun virus ne s'échappera et tout sera réglé en quelques heures. Les seules victimes seront des employés du gouvernement.

Je secouai la tête, incrédule.

— Ça reste des cibles civiles. Ne laisse pas le Front te manipuler comme ils l'ont fait à Destan !

Cette sortie me valut un regard assassin de son ami. Il avança dans ma direction, mais mon père l'arrêta d'un geste du bras.

— Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse, au juste ? Me rendre aux autorités ?

— Non, bien sûr. Tu pourrais quitter le pays. Disparaître.

Il secoua la tête avec un sourire triste.

— Je ne peux pas faire ça. Ces gens ont besoin de moi, maintenant plus que jamais.

Son expression fatiguée ne suffisait pas à masquer la détermination farouche de son regard : il se sacrifierait corps et âme pour sa fichue cause. Je l'avais perdu pour de bon. Je glissai la main dans ma poche, la mort dans l'âme. L'émetteur s'y trouvait toujours.

J'hésitai un instant, le doigt sur le bouton-poussoir. Je trahirais mon père en actionnant le dispositif, mais je ne pouvais pas le laisser mener ses plans à bien. Sans compter qu'il risquait de se faire tuer par la police si je n'intervenais pas. Cette pensée me donna la force de continuer,

j'appuyai d'un coup sec.

— Je comprends, mentis-je pour temporiser. Mais je ne te suivrai pas pour autant.

Je décomptai les secondes qui s'égrenaient, sans savoir à quoi m'attendre. Les battements frénétiques de mon cœur se trouvaient comme amplifiés par le silence de l'appartement.

— Nous n'aurions pas dû venir ici, soupira le jeune homme. Elle n'est pas digne de nous. Et vous n'auriez pas dû lui révéler tout cela.

— Bien sûr que si ! C'est ma fille, elle ne nous trahira pas.

— Elle a pourtant détruit les stocks d'avolium que vous nous aviez promis. Une vie de réserves ! Qu'est-ce que ça lui aurait coûté de nous les donner ?

La porte du hall d'entrée claqua derrière lui et nous fit tous sursauter.

— Police, que personne ne bouge !

Je m'attendais à voir mon père activer ses pouvoirs et se ruer vers la fenêtre, mais il n'en fit rien et se jeta sur moi. Incapable de réagir, je le laissai me plaquer derrière le canapé, sous le regard incrédule de son camarade.

L'équipe d'intervention ne tarda pas à débarquer et une dizaine d'agents envahirent la pièce, l'arme à la main. Ils immobilisèrent le garçon en quelques secondes.

— On en a un ! La cible ne se trouve pas en vue pour le moment, cria un homme en direction du couloir.

Nous étions invisibles à leurs yeux. Mon cœur se serra quand je réalisai que mon père avait abandonné son ami pour me protéger.

— Ils ne peuvent pas se cacher bien loin. Amenez les lunettes à infrarouges !

Mon père se raidit à ces mots.

— C'est inutile, je suis là, admit-il en me poussant derrière lui.

Les policiers ne flanchèrent pas en nous voyant réapparaître de nulle part. Ils mirent aussitôt mon père en joue, il se laissa entraver sans résister.

— Elle n'est au courant de rien, plaida-t-il. Je me suis introduit chez elle contre son gré !

Il n'avait toujours pas compris que je l'avais dénoncé. J'éclatai en sanglots tandis qu'ils l'emmenaient, sans prendre la peine de me relever. Quel être abject je faisais... Deux hommes se postèrent devant moi pour me surveiller. Je les ignorai et enfouis ma tête entre mes genoux, en larmes.

De longues minutes s'écoulèrent en silence. Des bruits de chaussures à talon finirent néanmoins par attirer mon attention. Alexia

XIII

Martin me lança un regard compatissant.

— Laissez-nous, indiqua-t-elle à ses collègues.

Ils la saluèrent et quittèrent les lieux. Elle s'accroupit alors à mes côtés.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, Lucile.

Elle me tendit un mouchoir que je dédaignai. Je ne voulais pas de son réconfort.

— Je sais que c'est votre père, soupira-t-elle. Si ça peut vous rassurer, nous ne lui dirons rien à votre sujet. Il n'a pas besoin d'apprendre que vous avez pressé ce bouton.

— À quoi bon ? Moi, je saurai que je l'ai fait.

— Nous l'aurions attrapé dans tous les cas. Je n'ai pas été complètement honnête avec vous ce matin, votre émetteur contenait un micro. L'appareillage de votre appartement n'était qu'un leurre destiné à mettre votre père en confiance. Nous avons découvert sa présence chez vous à la seconde où il a pris la parole. Tout le quartier était bouclé, il n'avait aucune chance.

— Qu'est-ce que ça change à la situation ? rétorquai-je.

— Vous n'avez pas à vous sentir coupable. Dites-vous que si nous ne l'avions pas interpellé chez vous, il serait mort en opération dans deux jours. Ce que vous appelez trahison lui a sauvé la vie. Et vous avez aidé à démanteler une organisation terroriste. Le Front vit ses derniers instants, grâce à vous. Sans avolium, ils n'iront pas loin.

Elle n'avait pas complètement tort, mais je ne comptais pas le reconnaître devant elle. Un point me chiffonnait cependant :

— Si vous saviez qu'il était là, pourquoi ne pas être intervenus plus tôt ?

— Nous espérions que vous arriveriez à lui soutirer des informations. Avec raison, d'ailleurs. Nous avons déjà organisé un renforcement de la sécurité pour tous les laboratoires de production d'avolium.

La police avait analysé l'ensemble de notre conversation. Je m'étais vraiment montrée naïve, quelle idiote !

— Et combien de gens nous espionnent en ce moment même ? lui demandai-je d'un ton détaché en sortant l'émetteur de ma poche.

Son sourire se figea et je me rembrunis. Nous étions toujours sur écoute. Elle remarqua mon expression et hésita un instant, avant d'attraper l'objet.

— Je peux le désactiver.

J'acquiesçai et elle joignit le geste à la parole. Cela ne me rassura pas pour autant : si elle me ménageait, elle devait avoir un nouveau service à me réclamer. De quoi s'agissait-il, cette fois-ci ?

J'acceptai son mouchoir pour feindre la coopération, elle m'encouragea d'un sourire.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Votre père et son camarade seront incarcérés sous haute surveillance. En ce qui vous concerne, les choses sont plus compliquées que prévu, mais je suis sûre que nous saurons trouver un arrangement.

Je me figeai et lui lançai un regard interrogateur.

— Quelle est la nature de vos pouvoirs, Lucile ?

— Comment ça ?

— Vous avez menti à votre père en affirmant avoir renoncé à l'avolium.

Un frisson remonta le long de mon échine. Elle venait de me dire qu'elle avait écouté l'intégralité de notre conversation et j'avais oublié sa capacité spéciale. J'hésitai un instant.

— Vous ne serez pas poursuivie si vous ne vous en êtes pas servie pour nuire, insista-t-elle. Le gouvernement a une dette envers vous. Est-ce qu'un rôle de consultant dans la police vous conviendrait ? Vous pourriez conserver votre poste à l'hôpital et même obtenir de petites quantités d'avolium, à condition d'en justifier l'usage.

Lui avait-on donné carte blanche à mon sujet ? Sa suggestion était plus intéressante que je ne l'aurais cru. Elle m'offrait de vivre mes pouvoirs au grand jour, sans modifier mon quotidien. Ce dont j'avais toujours rêvé, en quelque sorte.

Il me fallut plusieurs longues secondes pour formuler ma réponse.

— C'est compliqué à expliquer, mais je peux vous montrer, proposai-je en lui tendant la main.

Elle hésita à son tour et fronça les sourcils. Elle ne me faisait pas confiance.

— Ne vous inquiétez pas, vous ne le regretterez pas, insistai-je avec conviction.

Après tout, on ne pouvait pas regretter quelque chose dont on se souvenait pas. Alexia Martin se fendit d'un large sourire quand son pouvoir lui confirma la véracité de mes propos, comme je l'avais espéré.

— Vous faites le bon choix, m'annonça-t-elle en saisissant mes doigts.

Il me fallut quelques secondes pour effacer de sa mémoire tout ce qu'elle avait découvert à mon sujet. Si on l'avait chargée de me recruter, elle avait probablement attendu d'en apprendre davantage sur mes capacités avant d'avertir sa hiérarchie. Mon secret pouvait encore être préservé.

Je tenais trop à ma liberté pour la céder à qui que ce soit.

XV



Née en 1987 à Paris, Élodie Bouchet fuit l'effervescence de la capitale au milieu de ses études. Elle s'installe à Lyon, où elle martyrise maintenant de pauvres élèves à grand renfort de mathématiques. Quoi de plus amusant que de se projeter dans des univers imaginaires entre deux corrections de copies ?

Un mot en entraînant un autre, plusieurs nouvelles de SFFF et des romans de fantasy jeunesse voient le jour.

Nos Propres Confins

Emmanuel Aparicio

Dans cette nouvelle, qui rappelle un peu Dan Brown par le talent avec lequel il mêle événements réels et imaginaires, Emmanuel Aparicio nous offre un double plaisir : non seulement il nous fait découvrir certains détails fascinants et méconnus des débuts de l'exploration spatiale, mais il s'en sert pour échafauder une intrigue à la fois originale et chargée de mystère, voire d'ésotérisme. Difficile d'en dire plus sans gâcher la surprise, mais sachez ceci : si vous appréciez les textes sérieux et érudits, mais aussi ceux qui stimulent votre imagination et vous amènent – même pour un bref instant – à considérer le monde sous un nouvel angle, alors vous êtes ici entre de bonnes mains !

Éric Morlevat

Membre du jury du Prix Alain le Bussy 2021

« Le sens de la vie supprimé, il reste encore la vie. »
Albert Camus, *La Peste*

3 Mars 1972 – Floride, États-Unis. Base de lancement de Cap Canaveral.

AU MILIEU D'UN PAYSAGE INFINI de poussières balayées par le vent s'élevait une bouteille qui s'apprêtait à plonger dans la mer interstellaire.

Retenue par la quantité incroyable de poutres métalliques qui composait le lanceur Atlas, la fusée Centaur D allait bientôt quitter la Terre avec à son bord un objet si insignifiant que l'histoire l'aurait bientôt oublié

Une lumière blanche, si pure et soudaine, éblouit la base de lancement de Cap Canaveral. Un déluge de flammes s'échappa des systèmes de combustion de Centaur D. La fournaise vint lécher ses étages les plus aériens tandis que le lanceur Atlas laissait s'échapper celle qu'il soutenait, comme si la chaleur l'empêchait de la retenir encore un peu.

À quelques mètres de là, derrière une porte fermée à clef, un glaçon tomba dans un verre à whisky. Une flamme presque timide vint embraser une cigarette Marlboro. Comme à son habitude,

XVII

l'Administrateur général de la NASA, James C. Fletcher, n'assistait pas au décollage. Étrange habitude pour un homme si prompt à tout contrôler et qui, les soirs de décollage, sombrait dans une angoisse qu'il peinait à dissimuler. Ce soir-là, il était encore plus anxieux qu'à l'accoutumée. Le glaçon ne cessait de se noyer dans l'ambrosie et de reprendre pied.

Le glaçon trembla au rythme des systèmes de combustion. J. C. Fletcher expira une fumée grisâtre en tapant frénétiquement du pied.

Centaur D s'envola lentement sous la poussée du brasier. L'effort était colossal. Une fumée rouge et brune envahissait la nuit claire de ce 3 mars 1972. Elle dessinait les contours d'un monolithe monochrome, la base de lancement de Cap Canaveral, symbole de la volonté pour l'humanité d'en savoir toujours plus.

Une, puis deux, puis trois cigarettes. Le glaçon s'ennuyait seul dans son verre. Mais J. C. Fletcher pouvait desserrer le nœud de sa cravate et éponger son front. On venait de toquer à sa porte, le lancement était une réussite.

Centaur D entama sa montée vers l'atmosphère. Elle n'était bientôt plus qu'un simple point lumineux dans une nuit redevenue sombre. Les systèmes de combustion seraient expulsés puis les propulseurs d'appoints prendraient le relais pour orienter la sonde Pioneer 10 vers la première étape de son interminable voyage, Jupiter. Elle l'attendrait à la fin de l'année prochaine pour ensuite s'élancer vers les confins de notre système solaire et plus loin encore. D'ici les années 2000, le Soleil ne serait plus pour elle qu'une petite bille à peine bleutée.

Chapitre I

4 mars 1972 – Californie, Los Angeles, dans un hôtel du quartier d'affaires.

Un tourne-disque fatigué crachait les premières notes de *Back to U.S.S.R.* L'atmosphère était joyeuse. L'air, parfumé d'une odeur de fumée de cigarettes et de vin rouge. Trois amis fêtaient la réussite d'un projet de longue haleine. Ils étaient responsables de la conception d'un petit objet embarqué par Pioneer 10.

« Encore une fois, félicitations, Linda ! s'exclama Eric Burgess, journaliste scientifique qui couvrait la mission Pioneer 10 pour la Société Royale d'Astronomie.

XVIII

— Merci Eric. Sans ton travail, nous n'aurions jamais obtenu autant de soutien de la part de la NASA, répondit Linda Sagan, artiste et écrivaine passionnée par les mystères de l'univers.

— Tu ne devrais pas sous-estimer le rôle que tu as joué pour les convaincre chérie. Tu as élaboré quelque chose de simple et d'ingénieux. Tu n'avais ni besoin d'Eric, ni de moi. N'est-ce pas Eric ? lança Carl Sagan, astronome à l'origine des projets de recherche en intelligence extraterrestre.

— Tout à fait ! Et puis je n'aurais pas réussi à faire changer l'opinion publique qui considère notre plaque comme malsaine et dévergondée.

— Eric, répondit Linda, je crois qu'il est impossible de convaincre de quoi que ce soit celles et ceux qui pensent que la nudité est une insulte à l'humanité ! À ce propos, heureusement que le Vatican ne nous a pas épinglés. »

Les trois amis éclatèrent de rire. La soirée venait à peine de commencer et allait durer une bonne partie de la nuit. Sous les bouteilles vides, une photographie de la plaque retenait l'attention de Linda. Un homme et une femme, nus, semblaient la saluer. Elle avait essayé d'élaborer un message sur une plaque métallique de 15 centimètres de hauteur par 23 de largeur sous la forme d'une gravure. Elle y avait aussi gravé une carte pour retrouver l'emplacement de la Terre et un schéma de la sonde Pioneer 10 en arrière-plan. Cette petite plaque allait rester intacte bien longtemps après l'extension du Soleil et de la vie sur Terre. Elle l'avait conçue comme un témoignage, celui de l'existence fugace et impétueuse d'êtres curieux.

Eric s'était endormi sur son fauteuil sans terminer son verre de vin rouge offert par la NASA. Carl fumait une dernière cigarette à la fenêtre, l'air morose. Linda vint s'accouder contre la baie vitrée à côté de lui.

« Qu'est-ce qui ne va pas Carl ? s'inquiétait Linda.

— Je n'arrive pas à m'enlever de l'esprit les propos de Fermi. Dès que je bois un peu trop, je ne peux pas m'empêcher de me demander si ce que nous faisons a un sens.

— Tu connais pourtant ses hypothèses sur le bout des doigts, s'amusa Linda. Si nous n'avons jamais eu vent des extraterrestres, c'est sans doute parce qu'ils sont bien trop loin pour nous rendre une petite visite.

— Aucun signe, aucun message ! À croire que nous sommes les seuls capables d'intelligence. À quoi bon notre plaque, le message d'Arecibo et tout ce temps perdu, se désespérait Carl.

— Tu sais qu'on peut trouver de l'intelligence sur notre bonne vieille Terre. Tu as déjà entendu parler des perroquets ? rit Linda.

— Tu es une artiste, tu vois de l'intelligence partout, Linda », s'emporta Carl.

Linda et Carl restèrent silencieux quelques instants, contemplant la vue que leur offrait la chambre d'hôtel d'Eric. Carl était comme un disque rayé quand il avait bu. Il avait cette tendance à rabaisser la passion d'artiste de Linda qui n'arrivait pas à la cheville de ses travaux. Linda était passionnée, lui travaillait.

« Je suis désolé, je suis nerveux, reprit Carl. J'ai mis beaucoup trop d'espérances dans une simple bouteille lancée à la mer et qui n'aura qu'une chance infinitésimale d'être retrouvée.

— Carl, Pioneer 10 vient à peine de partir, soupira Linda. Attendons encore un peu avant de conclure sur la réussite de notre plaque veux-tu ?

— Tu as raison. Nous aurons des résultats dans... commença Carl qui avait retrouvé son calme.

— 30 ou 40 ans, compléta Linda.

— Alors, essayons d'être de jeunes mariés heureux d'ici là, s'exclama Carl avant d'embrasser Linda.

— On ne devrait pas s'occuper d'Eric ? hésita-t-elle.

— Il ronfle et doit certainement rêver de Jupiter. Allons-nous coucher. »

Linda se retourna une dernière fois vers la photographie de la plaque de Pioneer. Pour Carl, la plaque était un objet porteur d'espoir. Il désirait plus que tout entrer en contact avec une intelligence extraterrestre. Mais pour Linda, la plaque était bien plus que ça, elle était ce qui survivrait à l'humanité, et au temps lui-même.

Chapitre 2

5 janvier 2013 – New York, dans un appartement de Manhattan

Depuis plusieurs jours, la neige ne s'arrêtait pas de tomber sur New York. Les rues étaient impraticables et les nuits agitées. La nuit du 5 janvier n'était pas une exception. L'appartement de Linda était plongé dans l'obscurité. Elle n'arrivait pas à dormir et en avait profité pour avancer sur son prochain roman. Elle avait été éloignée de son thème de prédilection et avait passé les dernières années à écrire quelques épisodes de *shows* dépourvus d'intérêt. Elle avait besoin de retrouver les frissons de l'immensité spatiale.

Vers trois heures du matin, alors que la fatigue commençait à se faire sentir, son téléphone sonna. Un coup de téléphone à cette heure-

là était particulièrement inhabituel et elle hésita à décrocher.

« Est-ce que vous savez quelle heure il est ? lança Linda. Linda Salzman, je vous écoute, soupira-t-elle.

— Bonjour, Mme Sagan, j'espère que je ne vous dérange pas au milieu de la nuit, dit l'interlocuteur avec un fort accent allemand.

— Il est trois heures du matin, à qui ai-je l'honneur de parler ? répondit Linda, agacée.

— Oui bien sûr, permettez-moi d'abord de renouveler mes excuses. Je suis Joseph Ratzinger, je vous appelle depuis Rome, il est neuf heures ici, je ne me rends pas bien compte du décalage horaire.

— M. Ratzinger, suis-je censée vous connaître ? J'aimerais bien retourner me coucher, mentit Linda qui désirait surtout terminer son chapitre.

— *Nein*, pouffa la voix, pardonnez-moi, peut-être me connaissez-vous sous le nom de Benoît XVI.

— Benoît XVI ? Vous voulez dire le Pape ? s'exclama Linda, prise au dépourvu par l'absurdité de la situation.

— Oui, tout à fait, dit joyeusement J. Ratzinger, comme content de sa blague. Puisqu'il est si tard, permettez-moi d'être concis. J'aimerais vous inviter au Saint-Siège au début du mois prochain. J'aimerais parler avec vous de vos précédents travaux, la plaque de Pioneer pour être plus précis.

— Le Saint-Siège ? » balbutia Linda, confuse. La mention de la plaque avait réveillé en elle quelque chose.

« Au Vatican tout à fait. Vous devriez bientôt recevoir des billets d'avion. Bien sûr, je ne vous commande pas. C'est un simple appel de courtoisie. Sachez cependant que cela me ferait très plaisir de vous rencontrer. Je ne vous embête pas plus longtemps, et je vous souhaite une excellente nuit, Mme Sagan », termina J. Ratzinger, très sincère.

Linda n'avait même pas eu le temps de répondre que son interlocuteur avait raccroché. Il l'avait laissée sans voix. Le Pape voulait parler avec elle de la plaque de Pioneer. Elle se demanda si elle rêvait avant de se mettre un peu d'eau sur le visage. Bien sûr qu'elle irait rencontrer le Pape, elle qui n'avait en plus jamais eu le plaisir de voyager en Europe.

Elle ne dort pas de la nuit, rassemblant ses archives sur la plaque. Plus de 20 jours avant le départ, sa valise était déjà prête. Elle aurait une histoire incongrue à raconter à sa fille : « ce jour où le Pape a jugé bon de m'appeler à trois heures du matin. »

Chapitre 3

12 février 2013 – Rome, Vatican

Le voyage n'avait pas été de tout repos. Comment pouvait-on être autant passionnée par l'espace intersidéral et redouter autant de prendre l'avion ? Linda essayait de se rassurer, cela devait sans doute être le décalage horaire. Elle avait atterri à Rome la veille après avoir fait escale à Paris. Le voyage avait été payé par le Vatican et elle résiderait pour quinze jours à *L'Horti 14 Borgo Trastevere*, hôtel luxueux à une quinzaine de minutes à pied du palais pontifical.

Elle avait rendez-vous avec Benoît XVI le lendemain à dix heures. Le Pape avait tenu à ce qu'elle puisse passer une journée à visiter le centre de Rome pour qu'elle se ressource des quatorze heures de vol.

Linda en profita pour visiter le Forum et le Colisée. Elle passa une bonne partie de l'après-midi à la Villa Borghèse, admirant le *David et Goliath* du Caravage. Toutes ces œuvres étaient une mine d'inspiration incroyable pour son travail et elle s'imaginait déménager pour toujours dans la ville éternelle.

Linda se présenta devant les portes du Vatican le lendemain à 9h45. Le public ne pouvait accéder au lieu aujourd'hui et elle s'excusa intérieurement en entrant devant la masse de déçus. On semblait l'attendre et elle passa les contrôles sans problème. Elle longea la place Saint-Pierre et s'arrêta devant les portes de la Basilique. Un vieil homme l'avait suivie du regard et vint à sa rencontre, un sourire sur le visage. C'était bien réel, Benoît XVI se tenait devant elle, vêtu simplement, comme n'importe qui.

« Mme Sagan, quel plaisir de vous recevoir ici ! J'espère que le voyage n'aura pas été trop éprouvant, merci encore de vous être déplacée pour un vieil homme comme moi. » J. Ratzinger avait l'air très touché par sa venue.

« Je vous en prie, Votre Sainteté, merci à vous de me loger dans une aussi belle chambre. Je préfère Linda si ça ne vous dérange pas. »

Elle essayait de paraître confiante, mais sa voix trahissait une certaine appréhension.

« Quant à vous Linda, je ne suis que Joseph. Laissons les formalités de côté, dit le vieil homme avec un sourire fatigué. Je comprends votre étonnement, mais n'ayez crainte, j'aimerais simplement discuter avec vous. Pardonnez à ce propos mon accent, je n'ai pas souvent l'occasion de parler anglais. »

Le Pape se tut. Il regarda Linda et continua.

« Saviez-vous qu'avant mon ordination, j'étais moi-même passionné par l'astronomie ? L'Église et l'astronomie ont eu quelques différents, expliqua-t-il d'un ton hésitant, mais chaque pas accompli par Copernic, Galilée ou Newton était un pas de plus vers la vérité.

— C'est amusant d'entendre un Pape défendre ceux que l'Église aurait bien voulu faire oublier, dit Linda, ne sachant pas vraiment où J. Ratzinger voulait en venir.

— La science et la religion n'ont pas nécessairement une origine bien différente, loin de là, répondit-il malicieusement. Mais laissez-moi d'abord vous présenter la Basilique. »

J. Ratzinger fit une visite guidée à Linda de la Basilique Saint-Pierre. Ils s'arrêtèrent un long moment sous le dôme, en silence, tous deux transis par la beauté de l'œuvre humaine. Le Pape insista pour lui présenter le musée du Vatican. Vidé de ses visiteurs, ils purent prendre le temps d'admirer chaque tableau, quoique le Pape insista pour lui expliquer avec quelques difficultés l'admirable composition de *L'École d'Athènes*.

Ils s'arrêtèrent encore une fois dans la chapelle Sixtine, les yeux dirigés vers un plafond qui arracha des larmes à Linda. Elle n'avait jamais rien contemplé d'aussi beau.

Le Pape lui tendit un mouchoir, en silence. Linda lui en fut reconnaissante.

« Joseph, vous ne m'avez pas fait traverser un océan uniquement pour me voir pleurer devant la beauté de vos plafonds, n'est-ce pas ?

— En effet, je pensais cependant que vous m'en auriez voulu de ne pas vous permettre de les contempler, répondit J. Ratzinger, amusé.

— Que me vaut autant de considération de votre part ? Linda était profondément perplexe.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai toujours été passionné par l'astronomie. Même si je ne pouvais y consacrer mon âme, vous comprendrez qu'elle était déjà prise, plaisanta J. Ratzinger, j'ai suivi les missions Pioneer et Voyager avec intérêt. »

Linda avait imaginé un homme strict malgré son coup de téléphone en janvier. Celui qui lui faisait face avait l'air de s'amuser de sa foi. Il semblait si différent du Pape récalcitrant au changement, presque aigri, qu'elle avait vu à la télévision.

« Linda, accepteriez-vous de me suivre s'il vous plaît ? dit J. Ratzinger en ouvrant une porte dérobée dans un mur de la chapelle.

— Bien sûr, où allons-nous ?

— À la rencontre de la raison de votre présence ici », répondit un Pape soudainement sérieux.

Linda et Joseph descendirent un escalier mal éclairé, longèrent un long couloir avant d'atterrir devant une porte fermée à clef. Le Pape sortit un trousseau de clefs d'une poche et, avant d'ouvrir la porte, demanda à Linda de bien vouloir fermer les yeux. Elle allait pénétrer dans une salle à laquelle une personne comme elle ne pouvait avoir accès en temps normal. Linda pensa aux saints secrets cachés derrière ses paupières closes quand le Pape, pris d'un fou rire, lui dit qu'elle avait tout le loisir d'ouvrir les yeux. Ce n'était qu'une simple pièce, remplie ici et là de quelques babioles poussiéreuses et Linda s'en voulut d'avoir pu croire qu'elle pénétrait les archives du Vatican.

Le Pape lut la déception mêlée à l'impression de bêtise sur le visage de Linda et la rassura. Ils pourraient simplement discuter tranquillement à l'abri des oreilles indiscrètes. Quelques cardinaux méprisaient sa passion pour l'astronomie et il ne voulait pas leur donner de quoi se plaindre davantage.

« De mémoire, vous avez travaillé vous et votre défunt mari sur la plaque de Pioneer et sur le *Voyager Golden Record*, c'est bien ça ?

— Ex-mari, précisa Linda, mais c'est exact.

— Pardonnez ma mémoire légèrement fatiguée, se justifia J. Ratzinger. Quel était le but de ce travail ?

— Pour Carl, c'était une tentative, disons presque désespérée, de signifier à une intelligence extraterrestre dont il était persuadé de l'existence, que nous étions là et que nous souhaitions échanger avec elle.

— Et ce n'était pas vraiment votre vision, n'est-ce pas ?

— C'était plutôt pour moi le moyen de créer quelque chose qui dure au-delà de la vie humaine. La plaque sera quand la Terre et le Soleil cesseront d'être. Je voulais donner l'occasion à l'humanité de vivre par-delà la possibilité de son existence, répondit Linda, sans chercher à aucun moment ses mots.

— Je comprends très bien. C'est amusant en un sens. Vous avez gravé un homme et une femme. C'est comme si vous aviez donné à Adam et Eve l'occasion de voyager dans l'espace intersidéral, reprit le Pape en chuchotant après avoir médité en silence les mots de Linda.

— Pour être honnête, je n'avais jamais pensé à cette image, expliqua Linda, surprise de la comparaison. Je ne me considère pas comme une divinité, je veux dire que pour moi, la création supplante toujours le créateur et c'est pour cela qu'elle appartient à toutes et tous. Les

textes sacrés sont inspirants à plus d'un titre lorsqu'on peut se les approprier pour soi, sans considérer celui à leur origine, expliqua Linda, sans vouloir vous importuner, balbutia-t-elle, saisissant ce qu'elle venait de dire.

— Au contraire, c'est passionnant, affirma J. Ratzinger en hochant la tête, vraiment passionnant. Permettez-moi de vous montrer quelque chose. »

Le Pape s'avance jusqu'au fond de la pièce. Linda le suivit, intriguée. Le Pape murmura quelque chose pour lui-même, à propos de l'origine, du moteur premier qui se mut par lui-même et qui meut toute chose.

Face à un drap posé négligemment sur une sorte de cadre, le regard de Joseph sembla empreint de tristesse. Il retira le drap d'un coup sec. Un nuage de poussière s'éleva pour atteindre le plafond. La pièce s'assombrit, la faible lumière du néon n'arrivant pas à passer à travers ce nuage impénétrable.

La poussière retombée, Linda dut s'y reprendre à deux fois. La vision brouillée, le Pape tenait entre ses mains un cadre dans lequel se trouvait une petite plaque métallique de 15 centimètres de hauteur par 23 de largeur. Le verre était sale, mais elle pouvait reconnaître, malgré les traces de rouille, un homme et une femme nus, qui, gravés à même le métal, la saluaient.

Les minutes passèrent, en silence. Le Pape avait le regard vide et laissa Linda prendre le cadre et retirer le verre. Elle sut tout de suite qu'elle tenait entre ses mains la même plaque qu'elle avait participé à créer. La scène était irréaliste. La plaque de Pioneer avait quitté le système solaire depuis 2002 après avoir pris une vitesse considérable au contact de l'attraction gravitationnelle de Jupiter. Cela avait fonctionné comme une fronde et Pioneer 10 avait pu s'échapper à une vitesse vertigineuse. Linda était sans voix.

« J'imagine à peine votre surprise, essaya J. Ratzinger.

— Impossible, murmura Linda, ignorant le Pape.

— Vous comprenez désormais la raison de votre présence ici Linda, tenta de nouveau Joseph.

— C'est stupéfiant », répondit Linda.

Le temps semblait comme suspendu. Linda était médusée par ce qui se trouvait entre ses mains.

« Est-ce que vous pensez qu'il pourrait s'agir d'une reproduction ? tenta nerveusement J. Ratzinger.

— L'avez-vous fait dater ? » demanda Linda.

Le Pape fit non de la tête avant de s'expliquer.

« C'était un risque bien trop considérable. Je ne pouvais pas permettre que qui que ce soit apprenne que cette plaque avait voyagé à travers le temps et l'espace. C'est pour cela que j'avais besoin de vous, Linda », éclaircit J. Ratzinger.

Elle hocha la tête, elle comprenait très bien le sens de sa présence en ces lieux.

« Évidemment que ce n'est pas une reproduction, reprit-elle. Elle retourna la plaque et désigna un coin en haut à gauche. Vous voyez, j'ai fait une erreur au moment de la gravure, j'étais la seule à le savoir, et la trace est là, exactement comme il y a 40 ans. C'est la même plaque, aucun doute là-dessus. »

En prenant la plaque, elle avait ressenti la même chose qu'il y a 40 ans au moment de la voir quitter la Terre. Elle était sûre d'elle-même, aucun doute n'était permis.

« Vous devez me dire, Joseph, comment l'Église s'est-elle retrouvée en sa possession ? se contenta-t-elle de demander sur un ton un peu agressif qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Ce n'est pas très clair pour être honnête, la plaque a été ramenée de la première Croisade. Elle avait été prise pour une relique. Un texte mentionnait une découverte un siècle avant la naissance de Jésus Christ. Elle a été oubliée depuis.

— Oubliée ? questionna Linda sentant que le Pape était volontairement flou, une perle de sueur coulant sur son front tant l'ambiance était pesante.

— C'est une vieille bricole appartenant au passé, elle s'est retrouvée ici je ne sais comment. Je l'ai trouvée par hasard. C'est pour cela que j'avais besoin de vous voir.

— Vous disiez que la plaque avait été prise pour une relique, a-t-elle joué un rôle dans la structuration du christianisme primitif ? Elle retrouvait ses esprits et avait désormais besoin de réponse.

— Difficile à dire, les textes étaient très vagues et pour la plupart très abîmés.

— Vous me cachez quelque chose. »

Elle en était persuadée.

« À votre avis, comment la plaque a-t-elle pu se retrouver sur Terre avant la naissance de J.C alors qu'elle a quitté notre système solaire en 2002 ?

— Je ne sais pas, répondit très honnêtement J. Ratzinger. Je n'en sais vraiment pas plus que vous. Il me semble, si ma mémoire est bonne,

que des perturbations ont été remarquées dans les années 1980. La sonde se déplaçait moins vite que prévu.

— En effet, “l’anomalie de Pioneer” a été attribuée à la chaleur produite par les générateurs qui aurait provoqué une perte de vitesse imprévue, expliqua Linda.

— Ce n’était pas la seule hypothèse, murmura Joseph. Pioneer 11 a rencontré le même problème, à peu près à l’endroit où Pioneer 10 avait, elle aussi, commencé à décélérer.

— Et que doit-on en penser ? insista Linda.

— Encore une fois, je n’en sais rien. Les voies du Seigneur sont impénétrables. » Et le Pape se tut.

Linda craignait de ne pas pouvoir en apprendre davantage. Après quelques instants, le Pape lui prit la plaque des mains, la remit sous verre et reposa négligemment le drap sur la cadre. La poussière viendrait reprendre ses droits et la plaque serait de nouveau bientôt oubliée.

Chapitre 4

27 février 2013 – Rome, Vatican

Linda passait son dernier jour à Rome. Elle embarquerait pour Paris en fin d’après-midi et décida de s’accorder une dernière promenade dans les rues romaines. Elle avait beaucoup réfléchi à sa discussion avec le Pape et regrettait de ne pas avoir pu aller plus loin. Les longues balades l’avaient aidée à y voir plus clair, quoiqu’elle eût toujours du mal à admettre que la plaque pût se trouver à Rome depuis 1000 ans alors qu’elle était en ce moment même au-delà de Neptune.

Avant de déjeuner, elle remonta dans sa chambre. Elle trouva une note sur le bureau qui la pressait de se rendre au Vatican avant son départ. Sacrifiant sans hésitation les délicieux mets qui l’attendaient, elle partit le pas pressé pour le Saint-Siège. Elle n’allait pas laisser au Pape une seconde de répit.

Le Vatican était toujours fermé au public, mais Linda n’avait pas la tête à compatir avec les fidèles. Une rumeur enflait, mais elle n’y prêta pas attention. Elle fila vers la chapelle Sixtine. Comme elle le pensait, le Pape l’y attendait. Il avait le visage fermé, mais il lui adressa un sourire en signe de salutations.

« Linda, quel plaisir de vous revoir, commença le Pape.

— Joseph, nous n’avons pas le temps de bavarder, l’interrompit-elle,

que représente la plaque pour l'Église ?

— Vous le savez tout autant que moi. Et vous savez aussi que je ne peux pas en parler, répondit-il avec amusement.

— *Ut cooperatores simus veritatis*, n'est-ce pas le texte inscrit sur vos armoiries ? » Elle avait décidé de jouer le tout pour le tout.

« Nous devons servir de cette manière que nous soyons coopérateurs de la Vérité », récita fièrement le Pape.

J. Ratzinger paraissait serein. Son attitude tranchait avec la panique qu'il avait montrée lors de leur dernière entrevue. Le Pape l'invita à descendre vers la même petite pièce. Un néon l'éclaira et J. Ratzinger s'assit sur une chaise d'un autre âge. Il semblait chercher ses mots.

« Vous l'ignorez sûrement, commença-t-il, mais je tenais à vous le dire moi-même. Je renoncerai à mon rôle de Pape demain matin. J'attendais de savoir si la plaque était bien celle que vous aviez créée pour prendre ma décision.

— Mais pourquoi ? Linda était abasourdie. Elle ne s'attendait pas à une telle décision, encore moins après avoir perçu autant de sérénité chez Joseph.

— Pour être honnête, je pense que la plaque a été une inspiration majeure. Si elle a été conservée en tant que relique, alors c'est que son poids a été décisif. »

Linda sentit que c'était sa chance, elle fonça tête baissée. Elle n'aurait plus jamais l'occasion d'en discuter avec lui.

« Adam et Eve envoyés dans l'espace, prononça-t-elle lentement.

— Adam et Eve envoyés dans l'espace, répéta Joseph, envoyés dans l'espace pour se retrouver sur Terre avant la rédaction de la Bible.

— Vous pensez vraiment que...

— D'une façon ou d'une autre, votre plaque a transcendé l'espace et le temps.

— Elle aurait inspiré les premières pages de l'Ancien Testament ? C'était la première fois que Linda mettait des mots sur une pensée qui ne l'avait plus quittée depuis qu'elle avait tenu la plaque entre ses mains.

— C'est possible. Peut-être même la Chute. Imaginez, Pioneer 10 qui se fracasse contre le sol sous les yeux de malheureux croyant assister à une manifestation surnaturelle. Cela aurait au moins le mérite d'expliquer la grande controverse des nombrils, dit le Pape en désignant le drap qui cachait aux yeux du monde une découverte sans précédent.

XXVIII

— Linda, reprit le Pape sur un ton plus sérieux, la voyant murée dans le silence. Il conviendra de taire ce que nous pensons avoir compris. Il va de soi que je vous fais confiance. Je suis persuadé que vous ne ferez rien pour intervenir dans votre création parce que vous devez la laisser être, la laisser vivre et s'épanouir.

— Bien sûr, cela serait dramatique, acquiesça-t-elle.

— Dramatique pour les religions révélées, les fidèles, et peut-être même pour le monde lui-même », continua un Pape accablé pour qui Dieu avait été comme anéanti devant l'Espace et le Temps.

En guise d'adieu, Linda s'était vu offrir la plaque de Pioneer qu'elle avait fabriquée 40 ans plus tôt. Elle avait fait la promesse de ne rien dire et de la garder pour elle. Joseph devait renoncer le lendemain et faire vœu de silence pour le restant de ses jours. La plaque avait accompli le désir le plus profond de Linda, elle avait témoigné, dans l'immensité de l'univers, de la vie humaine.

Joseph Ratzinger, au moment de renoncer publiquement à sa fonction de Pape, repensa aux derniers mots de Linda à propos du sens de la plaque de Pioneer et sourit. Elle n'avait jamais voulu rien signifier d'autre que : « Nous avons été là, sans doute seuls. Mais nous n'avons jamais cessé d'espérer. »

© Prix le Bussy et Emmanuel Aparicio 2021



sorti des années 1970, à la façon de Casino (Arctic Monkeys).

Transporté par la littérature et le cinéma de tout horizon, amateur de science-fiction, Emmanuel Aparicio vit depuis quelque temps en Île-de-France. Il est diplômé d'un Master de Philosophie politique et il publie sa première nouvelle dans la revue Absinthe en 2014. Si la science-fiction, avec Liu Cixin et son Problème à trois corps, se tourne vers un réalisme presque scientifique, il lui préfère un futurisme vintage bien plus symbolique tout droit l'album Tranquility Base Hotel +

Sœur en blastocyste

Dario Edward

Avec « Sœur en blastocyste », Dario Edward nous livre un texte crépusculaire qui déploie sa propre mythologie, vestige d'un passé ultra technologique déchu.

Un univers riche à peine esquissé qui donne envie d'en savoir plus et stimule l'imagination

Antoine Vanhel, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2021

L'ALERTE DE L'AVANT-COUREUR avait résonné une heure plus tôt, dans la caverne du Grand Obstetrium. Elle résonnait encore, dans la tête de la vieille Hypno :

— Tout-v'nus nouveaux, pas d'la tribu ! Tout-armes ! avait-il lâché, essoufflé.

Elle lui avait tendu une louche d'eau, pour qu'il puisse terminer : les intrus avaient franchi l'aval de l'Atlas tôt le matin, et ils grimpaient déjà le sentier ocre de leur montagne.

Contrairement à l'usage, l'Hypno ne s'était pas empressée de rejoindre la Mère, dehors sur la corniche, pour jauger avec elle les envahisseurs. Au lieu de cela, elle s'était contentée de remercier l'Avant-Coureur, puis elle s'était rassise par terre, dans la caverne, face au Grand Obstetrium. Bien sûr, elle s'était gardée de toucher aux commandes. Aucun des deux seuls événements qui pouvaient l'autoriser n'était intervenu : ce diurne n'était ni un diurne qui suivait une Lune entière, annonçant la cérémonie du Rappel, ni un diurne où ils auraient la chance de pouvoir y introduire des sœurs et frères à l'état de blastocystes.

Pourtant, l'Hypno restait là, devant la machine, à contempler sur les écrans éteints le vague reflet de son visage ridé, et de ses cheveux gris hirsutes.

Ces derniers temps, elle avait de plus en plus rechigné à descendre parmi les autres, à quitter la fraîcheur sombre de l'immense grotte, et le vague ronronnement des tuyères. Elle préférait rester là, à se remémorer la dernière insertion de frères et sœurs en blastocyste – la seule de toute sa vie. Elle ressassait cet événement, ainsi que tous

ceux, moins importants, qui l'avaient précédé et suivi.

D'abord, il y avait eu l'Hypno – celui d'avant. L'homme, avec la Mère de l'époque, l'avait découverte à l'état de blastocyste. Il l'avait désignée comme son apprentie, et l'avait élevée comme la première de ses sœurs. Plus tard, elle l'avait choisi pour son premier couplement. Ils avaient prié et dansé, et commandé les autres à prier et danser, activant la plupart des ancrages que les Hypnos précédents avaient laissés dans leurs mémoires subconscientes. Les autres membres avaient espéré que l'union de leurs deux Hypnos, maître et novice, leur donnerait enfin une sœur ou un frère *autonome*, ce que les écrans du Grand Obstetrium leur commandaient de rechercher.

Rien n'était advenu. Les automnes avaient passé, identiques, et son père adoptif était mort, sans voir arriver non plus de nouveaux blastocystes. Elle avait alors hérité de la lourde tâche, comme seule et unique Hypno, d'entretenir le réseau d'ancrages tissé dans les esprits depuis les automnes oubliés, afin que la tribu agisse dans le chemin droit. À l'aide de deux novices qu'elle avait fini par choisir à son tour. Elle avait aussi assumé une autre responsabilité : entretenir et activer les commandes du Grand Obstetrium.

Comme tous les membres de la tribu, elle avait tenté nombre d'autres couplements. Non sans plaisir, mais jamais avec le gain espéré. Comme son prédécesseur le lui avait appris, elle en avait profité pour raffermir les ancrages, dans les esprits de ses partenaires. Au fur et à mesure, elle avait acquis une connaissance dans les alliances de sons, gestuelles et symboles, dont il eût été fier. D'automne en automne, elle avait stimulé chez les autres des formes comme le félin farouche, le souffle spiral ou encore les vocalises fractales, entretenant l'énergie infructueuse des membres de sa tribu.

Cette énergie, elle l'avait mise à la disposition de leur aînée, la Mère. Celle-ci, sans relâche, avait mené ses chasseurs dans les montagnes arides de l'Atlas, à la recherche d'autres frères et sœurs en blastocystes. Sans relâche, mais longtemps sans succès.

À l'arrivée du sixième automne après la mort de son maître, l'Hypno avait commencé à désespérer. Sans le montrer aux autres ni à la Mère. D'autres cavernes avec des Grands Obstetriums avaient été découvertes, mais aucune n'avait encore sa réserve de blastocystes. Tout comme le leur, ces Grands Obstetriums avaient été vidés depuis longtemps, soit par les générations précédentes de sa propre tribu, soit par d'autres tribus, avec lesquelles ils n'avaient plus eu de contact depuis longtemps. Sauf à l'occasion rare d'un rapt ou d'une agression – probablement ce qui les guettait à nouveau.

Pas d'érive ! Pas d'érive ! intervint un réflexe intérieur.

Sa mémoire l'accrocha à la seule occurrence du plus bel événement possible.

Le septième automne après la mort du précédent Hypno, la Mère et ses chasseurs avaient finalement découvert de nombreux frères et sœurs en blastocyste, *en dehors* d'un Grand Obstetrium, dans un étonnant caisson très froid, dépourvu de toute commande ou d'écran. L'Hypno avait sangloté. Avec empressement et crainte – même les plus âgés ne connaissant pas ce type de caisson –, ils avaient ramené les blastocystes auprès de leur Grand Obstetrium. Puis, excités, ils avaient introduit dans le réceptacle les trois plateaux de vingt-huit minuscules plaques vitrées, chacune distinguée – comme toujours – par une suite unique de signes incompréhensibles. Le plus grand écran, que l'Hypno n'avait jamais vu s'allumer que pour les cérémonies du Rappel, avait éclairé l'immense caverne d'une puissante lumière. Les instructions avaient empli leur univers d'une voix grave et profonde, et l'Hypno et ses deux novices les avaient exécutées, aidés des dessins affichés sur les écrans, et des éclairages colorés sur les boutons et manettes.

Exactement comme le professaient les ancrages, le Grand Obstetrium les avait guidés ainsi durant quatorze diurnes. Jusqu'à ce qu'ils vissent, finalement, les volets métalliques se lever et, derrière la paroi transparente, les nouveaux membres de leur tribu brailler et agiter leurs petits poings fermés. Les sols roulants les avaient fait sortir un par un, et chacun avait été recueilli. De blastocystes, le Grand Obstetrium les avait fait passer à membres animés de la tribu.

Certes, celle-ci n'avait pas été augmentée de trois fois vingt-huit, comme ils l'avaient espéré : dix-neuf de leurs nouveaux frères et sœurs étaient sortis sans vie. Qu'importe ! L'Hypno avait usé de ses pouvoirs pour consoler rapidement la tribu. La Mère, elle, les avait mobilisés pour subvenir aux besoins de ceux qui avaient survécu. Deux autres avaient par la suite succombé de fièvre, mais plus aucune mort après ça.

Quelques automnes plus tard, décidée à ne pas léguer sa solitude à ses successeurs, l'Hypno avait choisi deux novices supplémentaires parmi les plus jeunes. La Mère, et sa lucidité sur l'avenir d'une tribu agrandie l'y avaient aussi encouragée.

Et l'aînée avait eu raison. De nombreux automnes plus tard, les ressources étaient venues à manquer et, un jour, plus de la moitié de la tribu – essentiellement les plus jeunes – avait décidé de descendre plus bas dans la vallée de l'Ourika, à la recherche d'un autre Grand Obstetrium. Incapable de marcher longuement, la Mère leur avait simplement ordonné d'éviter *Noor*, les champs de métal, qui annonçaient le désert. L'Hypno, elle, avait rappelé que ceux-ci étaient

sacrés : selon le Grand Obstetrium, ils fournissaient l'énergie pour conserver tous les blastocystes, dans l'Atlas et au-delà. Avec ses novices, elle avait scellé ces consignes dans l'esprit des partants. Puis, elle les avait perdus tous les quatre, les deux plus âgés devenant Hypnos à leur tour, dans cette nouvelle tribu nomade.

Cela faisait bien cinq automnes, désormais. Ils n'étaient plus qu'une vingtaine, dont une quinzaine de femmes. Une seule donnait encore son sang à la terre. La Mère, qui ne semblait pas vouloir mourir, restait Mère, quand d'autres femmes moins vieilles mouraient l'une après l'autre.

Bientôt toutes-mortes, toutes-femmes, tous-hommes...

En repoussant à nouveau ces pensées sombres, elle se rendit compte que ses doigts caressaient frénétiquement son collier. Au bout, contre sa poitrine ridée, pendait la petite plaque de verre qui l'avait contenue elle-même à l'état de blastocyste, avant que le Grand Obstetrium ne l'en extraie.

Elle jeta un coup d'œil aux signes gravés dessus :

▽J4b2a ΔJL312 – 3○

Sa justification, pour la conserver près d'elle, avait toujours été qu'elle espérait, un jour, en connaître le sens. Pourtant, elle devina soudain que cela avait bien plus de valeur : ces signes étaient *uniques*. Aucun autre membre de la tribu n'avait les mêmes. Elle avait vérifié, pour autant que ce fût possible. Au-delà d'être l'Hypno, elle avait ceci de propre, et ça ne dépendait en rien de la tribu...

Le *ploc* d'une goutte, quelque part dans la caverne, détourna son attention. L'alerte de l'Avant-Coureur lui revint en mémoire. Il fallait qu'elle bouge.

Pas d'érive !! Toute-maintenant !

Elle commença par se secouer, s'ébrouant comme un animal. Puis, rapidement, elle exécuta l'ancrage gestuel de retour à la terre présente, en pinçant ses doigts sur la roche.

Elle se leva enfin, en s'appuyant péniblement sur ses genoux usés, s'étira, et quitta le Grand Obstetrium pour le couloir extérieur, qui menait aux cavernes communes et à la corniche.

Dehors, sa main protégea par réflexe ses yeux éblouis. Le ciel n'avait pas changé : bleu, sans nuage ou presque, il n'annonçait rien. Le bruit de leur petite chute d'eau, qui frappait les roches avant de finir un peu plus bas dans un étroit bassin, était parfois surpassé des cris de rapaces – elle fut incapable de dire si c'était des aigles, ou des vautours.

En avançant dans le corridor, elle vit avec surprise l'Avant-Coureur,

assis dans l'escalier de pierres. Il était resté là tout ce temps, à l'attendre.

L'homme de quarante automnes, qui était resté avec quelques autres lors de la séparation, avait conservé l'esprit d'un enfant. Il lui sourit de manière enjouée en se relevant, et désigna l'escalier qui montait vers la corniche.

— T'as d'érive ! l'accusa-t-il, en rigolant. Tout-v'nus nouveaux, pas d'la tribu ! Tout-armes !...

— Tout-dit ! Tout-dit !

Comme beaucoup de ceux qui n'étaient pas Hypnos, il parlait toujours trop. Elle aurait voulu rester à ses songes, et pensa un instant utiliser les ancrages pour le faire partir. Finalement, elle accepta son sort, et lui fit signe d'approcher.

— Yallah !

Elle s'appuya sur son bras, et ils s'engagèrent dans les marches qui menaient à la corniche.

En grim pant, elle se souvint qu'elle avait commencé à se coupler avec lui alors qu'il était tout jeune, et qu'elle avait recommencé plus tard encore, un peu avant qu'elle n'arrête de donner son sang à la terre. À chaque fois, l'espérance et la déception de l'Avant-Coureur avaient été très fortes. L'homme avait une âme sensible, celle d'un nuage renfermant une eau profonde. Plusieurs fois, elle s'était dit qu'elle aurait pu l'appeler ainsi si sa tribu avait eu l'usage de se donner des noms différents de leurs fonctions. Comme, selon le Grand Obstetrium, ceux qui avaient eu la capacité de produire des *autonomes*.

Nuage d'eau profonde...

Épuisée, elle arriva enfin sur la corniche où la Mère, sa plus vieille sœur, s'était posée tranquillement en tailleur, et regardait la caravane qui venait rapidement vers eux, en contrebas.

L'Hypno vint s'asseoir à côté d'elle, aidé par l'Avant-Coureur. La Mère leva les yeux vers lui.

— T'aides les autres ! ordonna-t-elle. Tout-armes, toi aussi ! Et pierres-en-tas !

Pierre-en-tas !

La Mère avait compris, elle aussi, que leur fin était proche. Leur tribu avait patiemment monté ces pierres, au-dessus du dernier grand corridor avant les cavernes communes. Avec le levier de bois qui devait pouvoir les faire s'effondrer sur des intrus, elles constituaient leur dernier espoir. Les autres devaient avoir quitté précipitamment leur cueillette, et être en train de monter se réfugier. Ils seraient probablement munis d'armes tranchantes, prêts à repousser les envahisseurs ; l'Avant-Coureur les rejoindrait bientôt. Et elles

resteraient là, toutes les deux.

— Pas d'la tribu ? demanda-t-elle à la Mère, pour être certaine.

— Pas d'la tribu ! Pas d'autre tribu, pas d'rapt ! Tout-jaunes vêtements ! Chouf !

L'Hypno regarda, et vit d'abord que la plupart étaient vêtus non pas de jaune, mais en couleur de désert, comme dans les vidéos que le Grand Obstetrium montrait lors des cérémonies du Rappel. Cependant, plusieurs d'entre eux, au milieu de la caravane, étaient effectivement vêtus de jaune.

— Faiseurs... *autonomes* ? demanda-t-elle encore.

La Mère haussa seulement les épaules, en grommelant.

Sans insister, l'Hypno se concentra sur les étrangers, et fut frappée par la vitesse avec laquelle ils avançaient sur les rochers. Elle espéra que les plus forts d'entre eux feraient une chute et se casseraient les pattes, ou resteraient bloqués dans un ravin.

— T'as ancrages tout-anciens ? demanda la Mère.

— Faiseurs autonomes pas d'tout-automnes, tout-automnes ! Ancrages tout-anciens... plus d'actif !

— T'as remémore !!! insista la Mère. Yallah ! Yallah !

L'Hypno grommela à son tour. La Mère et ses gesticulations avaient raison, comme d'habitude. Le Grand Obstetrium ainsi que son prédécesseur lui avaient enseigné ces ancrages, pour pouvoir communiquer avec les faiseurs d'autonomes, s'ils en rencontraient. Certains devaient même leur permettre de se défendre...

Lorsque les envahisseurs devinrent invisibles à leurs yeux, se déplaçant entre les rochers en contrebas, l'Hypno se releva et se détourna de la Mère, pour se remémorer ces ancrages jamais utilisés.

D'abord, elle exécuta de simples répétitions, tout à fait consciemment : de geste en geste, et d'inspir en expir, elle jeta les yeux vers le ciel, et vers les signes naturels les plus favorables autour d'elle.

Après 3 séries de 18 répétitions, ses membres commençaient à fatiguer, mais elle leur imposa graduellement la formation des figures invocatrices. Rigoureuse, malgré ses vieilles articulations rigides, elle punctua ces combinaisons des *mudrās* formées sévèrement de ses mains et de ses doigts. Après une nouvelle série, elle commença à sortir de sa bouche, depuis le plus profond de sa poitrine, les vocables incompréhensibles qui devaient accompagner ses mouvements. Déterminée, elle resta à bouger et à chanter ainsi un certain temps.

Au bout d'une heure, peut-être, des gémissements de souffrance et d'épuisement accompagnèrent bientôt ses efforts. Sans qu'elle ne ralentisse.

Progressivement, sa volonté cédait le contrôle à sa mémoire, et aux ancrages eux-mêmes. Se laissant aller complètement, elle sentit la douleur et la fatigue s'éloigner, comme son corps se libérait.

Combinaison après combinaison, tout devint à la fois plus rapide, et plus lent...

Répétant les gestes et les vocables, de plus en plus détachée, elle perdit finalement toute notion du temps. Ses yeux finirent par ne plus lui obéir, exécutant eux aussi les mouvements encodés par les anciens ancrages. Sa propre voix et ses propres sensations étaient désormais lointaines, et l'Hypno eut vaguement conscience que la Mère avait quitté son perchoir. Elle s'était s'éloignée d'elle, et la fixait avec une expression de terreur, que son visage n'avait jamais montrée.

L'Hypno aurait dû avoir le tournis, avoir mal, être effrayée elle aussi. Mais comment avoir le tournis, lorsqu'il n'y a plus de haut, de bas, de direction ? Pourquoi ressentir de la douleur, si le corps agit lui-même ? Quant à la peur ? Elle n'existe pas, dans le *pur* instant présent.

Elle tournait, encore et encore.

Soudain, le bruit effroyable de l'effondrement du pierres-en-tas, en contrebas, rompit brutalement ses travaux.

Désorientée, elle se vit arrachée à sa transe, titubant puis trébuchant pour se rattraper au sol, écorchant ses mains au passage.

Sonnée, elle resta un instant par terre à quatre pattes, avant de redresser la tête et de reprendre ses esprits. Ses mains, blessées, brûlaient.

La seconde chose qu'elle nota, en se relevant tant bien que mal, fut l'absence de leurs sœurs et frères : aucun n'avait eu le temps de les rejoindre, avant que le pierre-en-tas ne bouche l'accès !

La Mère, qui s'était aussi relevée, lui faisait signe de ne pas faire de bruit, et s'engagea avec prudence dans l'escalier, suivie par l'Hypno.

Arrivées en bas devant les cavernes communes, elles balayèrent les alentours du regard, sans rien voir d'anormal. Aucun bruit ne leur parvenait non plus de l'intérieur.

— T'pose là ! fit brusquement la mère, avant de s'avancer sans prévenir vers l'entrée du réseau de grottes.

Étouffant un cri de protestation, l'Hypno la regarda, impuissante, disparaître dans ce trou sans lumière.

Se retrouvant soudain seule, sans arme, elle se retourna de tous les côtés, à l'affût du moindre bruit ou mouvement. Elle pesta intérieurement contre sa sœur, que leurs ennemis attendaient probablement dans les cavernes. Elles auraient plutôt dû chercher à rejoindre les autres, à savoir ce qui se passait dans le grand corridor, et à voir sur quoi le pierre-en-tas s'était abattu...

Un cri de rapace la fit sursauter. Encore eux. Elle aurait juré que c'était des vautours ! Elle regarda à nouveau tout autour d'elle, limitant sa propre respiration, incapable de savoir ce qu'elle devait faire.

Dans l'antre sombre de la caverne, elle vit enfin émerger une forme, et soupira de soulagement lorsque la Mère réapparut. Avant de la sanctionner :

— T'as folle ! Pas d'armes ! Tout-v'nus nouveaux, tout-armes ! L'pierre-en-tas !

Avec un regard furieux, la Mère lui tendit son butin : deux couteaux bien affûtés. L'Hypno n'avait pas pensé aux outils des dépeceurs, entreposés dans l'une des cavernes. Gênée, elle en saisit un, attendant les ordres.

Sa vieille sœur pointa son couteau vers l'escalier de pierre suivant.

Elles le dévalèrent telles de petites chattes, atterrissant à pas de velours dans le dernier passage. Au bout, le grand corridor débutait dans un virage dont ni bruit ni lumière ne semblaient s'échapper. Seul en émanait un épais nuage de poussière, que l'effondrement du *pierre-en-tas* devait avoir soulevé.

Ensemble, elles avancèrent avec précaution. Juste avant l'angle, la Mère lui fit signe de s'arrêter, se plaquant contre le mur et se penchant lentement, pour jeter un millimètre de coup d'œil.

Avant de revenir brusquement, les yeux figés d'horreur.

Paniquée, l'Hypno s'agita en l'interrogeant du regard. Au lieu de répondre, la Mère se mit à haleter, l'air hagard. Alors, l'Hypno se positionna face à elle – en prenant soin de ne pas dépasser l'angle – et la fixa les yeux grands ouverts. Elle saisit ses deux poignets, avant d'exercer derrière les épaules et sur les tempes de sa sœur de brèves pressions, là où elle avait, des dizaines d'automnes plus tôt, ancré le souvenir du *courage-déferle*.

Progressivement, elle vit sa vieille sœur reprendre ses esprits et se calmer. Cependant, aussi soudainement que sa terreur était venue, la Mère arbora tout à coup une détermination que l'Hypno ne lui avait jamais connu, presque folle. Leurs regards connectés créèrent un chemin, par lequel cette détermination passa à l'Hypno, la galvanisant.

Absente, la Mère hurla en se retournant vers le grand corridor, et s'y engagea, le couteau pointé vers l'avant. L'Hypno, criant à son tour, la suivit.

De l'autre côté, la réalité la fit s'arrêter net.

Sous la poussière qui montait au sommet des murs de roches, tout le long du grand corridor, les corps des membres de sa tribu étaient éparpillés au sol. D'un calme mécanique, les étrangers vêtus de couleur désert ou de robes jaunes, les fouillaient. Certains exerçaient

d'étranges outils sur les cadavres. Au-dessus de leurs têtes à tous, le pierre-en-tas était resté bloqué, à l'exception de quelques rochers qui s'étaient peut-être abattus sur leurs ennemis, mais aussi sur la tribu. Coupant la lumière, il menaçait de terminer sa chute.

L'Hypno se rendit compte que la Mère avait continué : elle fondait sur ses ennemis en hurlant. Placides, les étrangers avaient simplement levé les yeux de leurs occupations, pour la regarder. Sans précipitation, une jeune femme vêtue de jaune s'avançait vers la Mère, mais l'un des hommes en couleur désert pointa quelque chose. Une déflagration s'ensuivit.

L'Hypno vit la Mère stopper sa course en même temps que son cri. Et s'effondrer sur la pierre, inerte.

Incrédule, elle s'observa en train d'assister à la scène avec un complet détachement, incapable de réagir. Sa sœur était morte.

La jeune femme en jaune s'avança vers l'homme, qui venait de tuer la Mère.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Elle avait un couteau, répondit-il sans émotion.

Désormais, il dirigeait son regard vers l'Hypno.

— Elle était encore loin, objecta la jeune femme. Laissez-moi faire, pour elle.

L'Hypno avait perdu toute envie. Elle resta là, à voir la fille avancer tranquillement vers elle, suivie de l'homme armé. Derrière, les autres étrangers, immobiles, la fixaient.

Un éclair de lucidité la fit se souvenir :

Ancrages tout-anciens !

Elle ne pouvait pas mourir sans avoir tenté.

Immédiatement, elle trouva au plus profond de ses cordes vocales la voix. Sans réfléchir, elle commença à enchaîner les vocables, du débit le plus rapide possible. À son tour, elle avançait vers ses ennemis, utilisant les configurations de gestes et de sons enseignés par le Grand Obstetrium.

Avec soulagement, elle vit soudain tout ceux en couleur désert s'étourdir, avant d'être pris de douleur. Ça fonctionnait ! Sans cesser de marcher, elle les vit se couvrir les oreilles et s'accroupir au sol, comme si le pierre-en-tas leur tombait dessus. Elle accentua le rythme.

— Que fait-elle ?! cria péniblement le tueur.

La jeune femme en jaune, elle, continuait d'avancer avec un calme étonnant. En fait, l'Hypno se rendit compte qu'aucun des intrus vêtus de jaune ne semblait impacté. Alors, elle accéléra encore, allant chercher les plus puissantes de ses combinaisons. Arrivant sur la jeune femme, elle se préparait à lui trancher la gorge quand, soudain, elle se

mit elle aussi à exécuter une série de gestes, totalement inconnus. Puis, l'Hypno l'entendit proférer ses propres combinaisons ! Déstabilisée, elle intensifia ses efforts, mais sa jeune rivale se rapprochait.

Le temps de sortir son couteau, l'Hypno la voyait fondre sur elle, pour présenter à sa nuque le flanc de sa main : la violence lui coupa net la respiration. Hoquetant, cherchant de l'air, elle vit des doigts agiles s'approcher, pour exercer de furtives pressions sur son cou. L'Hypno reconnut des points paralysants, avant de s'effondrer.

Au sol, continuant de suffoquer à moitié consciente, elle se sentit vaguement chercher son couteau. Elle parvint à le dégainer en l'air, mais rata la cible.

Bloquée, le visage de sa jeune rivale penché sur elle, elle se souvint qu'elle avait cessé d'utiliser les ancrages et put seulement bouger les yeux, pour voir le tueur arriver à son tour.

Il dégaina. Il visa.

Et tira.

*

D'abord, l'Hypno sentit contre tout son corps le contact d'une large surface lisse et froide, qui lui rappela le Grand Obstetrium.

Incapable de bouger, elle renonça dans l'immédiat à ouvrir les yeux, et se contenta de pouvoir sentir et entendre. Un puissant ronronnement lui rappela encore le Grand Obstetrium, en un peu différent. Dans le fond, ou peut-être à côté d'elle, des voix résonnaient. Surtout, elle perçut un constant et puissant mouvement.

Sous son corps, elle se rendit compte que la surface lisse et froide était légèrement incurvée, et qu'elle vibrait légèrement.

Elle put, enfin, soulever péniblement une paupière, et paniqua à la vue du vide : sous elle, sa montagne s'éloignait, devenant de plus en plus petite, au milieu de l'Atlas.

Elle était en train de s'élever dans le ciel.

Toute-d'érive...

Elle vit des aigles planer. Non pas des vautours, mais des aigles majestueux.

Toujours dans le brouillard, elle prêta attention aux voix à côté d'elle. Elle reconnut celle d'un homme, grave et monotone. Le tueur

— Que faisait-elle ? Et vous ?

— Des ancrages, répondit la voix d'une jeune femme — probablement celle qui l'avait neutralisée. L'Éthique ne m'a pas autorisé à tout vous dévoiler sur l'opération, mais vous avez saisi l'essentiel...

— Ça se rapproche de nos conditionnements, à nous, les Opérateurs ?

— Le savoir est... similaire. La différence la plus importante est que ces Hypnos bénéficient d'un matériel génétique modifié et très sophistiqué, qui n'est activé que par certains Grands Obstetriums... Les régimes qui ont causé le Cycle Ravage excellaient en la matière. D'où cette voix étrange et puissante, par exemple. Même moi, membre de l'Éthique, je ne pourrai jamais l'égaliser avec mes cordes vocales naturelles...

— Je croyais que les conditionnements dépendaient des cultures ? Ça fait plusieurs siècles. Comment elle a réussi à nous...

Une soudaine accélération augmenta le ronronnement, et l'Hypno n'entendit plus rien pendant quelques secondes.

Devant elle, les montagnes de l'Atlas se mirent à défiler. Elle se demandait si elle verrait le désert, quand son champ de vision fut pénétré par l'une des dernières montagnes qui... fumait.

Toute-d'érive !

Elle n'eut que le temps d'apercevoir un sommet rougeoyant, d'où s'échappait une fumée noire, et la montagne fut dépassée. À son grand soulagement, elle commença à voir des traces de terre sèche, qui devaient annoncer le désert.

Dans son propre brouillard, elle distingua à nouveau les voix :

— ... les aspects civilisationnels de l'Éthique sont des ramifications, des adaptations des anciennes cultures. Nous avons gardé en nous ces anciens conditionnements, des régimes du Cycle Ravage. *In fine*, ces éléments culturels et conditionnements de l'Éthique peuvent remonter, en filiation, jusqu'à l'aube de l'Humanité, lorsque nous avons appris à frapper sur des troncs pour faire de la musique, ou à soumettre ou séduire les autres, par la voix et le langage corporel.

— Plusieurs siècles. C'est déroutant.

— Si vous préférez, on pourrait comparer les éléments culturels à des microbiotes. Certains sont bons, d'autres non. Mais ils survivent à travers nous, sans que nous le sachions.

— Bons ou non, c'est l'Éthique qui décide. C'est vous, les bonzes en or.

— C'est l'Éthique qui décide, confirma-t-elle. C'est aussi l'Éthique qui a décidé que les derniers autochtones des Grands Obstetriums devaient être sauvés, avant l'éruption du volcan *Sirwa*. Idem pour les derniers échantillons de clones répertoriés, que la vieille centrale solaire ne pourra plus entretenir...

— Devrais-je demander ?

— Demandez, commandant.

— Comment avez-vous su, pour l'éruption ? Contrôlons-nous ce territoire ?

— Non. L'Éthique ne contrôle encore que 26 % des derniers territoires émergés, vous le savez. Nous étions très loin de chez nous...

— La couche satellitaire alors. Nous avons réussi à nous reconnecter.

— Effectivement. La nouvelle devrait être répandue bientôt, donc je peux vous...

— Oh, regardez. Elle est réveillée. Ses muscles vont récupérer...

Elle n'avait pas tout compris, mais l'Hypno devina qu'elle était repérée. Elle voulut se redresser, sans succès. Paralysée, elle vit les mains de sa jeune rivale arriver à nouveau vers sa tête... et la saisir délicatement, pour la poser sur un tas confortable de vêtements.

— J'imagine que vous souhaitez vous exprimer. Vous ne le pouvez pas encore. Nous ne pouvons pas risquer de voir vos ancrages déstabiliser tout le vaisseau... Bientôt, mais pas d'ancrages, surtout... Je suis désolée pour le coup, mais vous ne m'avez pas laissé le choix... Nous devrions pouvoir nous comprendre, je pense, et... Ah ! Vous retrouverez les autres membres de votre tribu bientôt, au fait. Y compris votre vieille amie, plutôt téméraire ! Sa chute a dû lui faire mal, après l'étourdisseur sonore. L'Éthique les soignera, et... et puis...

Elle avait brusquement arrêté son incompréhensible phrase. L'Hypno vit à nouveau ses jeunes mains se rapprocher pour, cette fois, attraper son collier. Elle entendit un bruit, et vit la jeune femme pénétrer son champ de vision pour s'agenouiller au sol, tout près d'elle. Ses yeux braqués sur les symboles de sa plaquette.

— Qu'y a-t-il ? fit l'homme.

— Cette plaquette... C'est une plaquette de clone en blastocyste. Elle indique les haplogroupes génétiques des cellules qu'il contenait...

— Et ?

— Ce sont les mêmes que les miens, et ceux de ma mère...

— Les mêmes ? Une... cousine ?

Il y eut une pause, avant la réponse :

— Plus éloigné, ou plus proche... Impossible de savoir précisément.

L'Hypno vit les mains replacer délicatement son collier, puis la jeune femme retourna à sa place, sans plus rien ajouter.

Rassurée par le silence, la vieille femme regarda défilier la terre, depuis sa bulle. Au bout d'un moment, les traces de jaune se rapprochèrent, et le désert débuta. Elle ne l'avait vu qu'une fois, toute jeune, mais elle était certaine que c'était ça : de grandes étendues plates, aux couleurs de blé et d'ocre.

Puis, elle vit quelque chose briller au loin. Elle comprit ce que c'était

en arrivant au-dessus des milliers de feuilles d'argent, qui scintillaient à travers le désert : Noor, le champ de métal. C'était lui, qui avait donné l'énergie au Grand Obstetrium, et qui lui avait permis de vivre.

À son tour, Noor passa.

Le désert dura encore longtemps, mais elle finit par voir du vert. De plus en plus. Des plaines, puis des arbres. Et des rivières, et des animaux. Beaucoup d'animaux.

Cela aussi dura longtemps.

Enfin, le ronronnement se mit à ralentir. Elle sentit une décélération, et nota que le sol se rapprochait.

Au bout d'un moment, elle crut discerner au loin d'autres montagnes. Puis, elle distingua finalement des constructions : de belles, immenses et harmonieuses constructions. Avec des plantes et des arbres, sur toutes les hauteurs des murs, et de vastes terrasses.

Elle commença à voir des machines voler, et comprit qu'elle était dans quelque chose de similaire. Elle vit aussi des aigles, à nouveau.

Alors qu'elle commençait à survoler les constructions, l'Hypno sentit une main se poser délicatement sur son épaule. À nouveau, la jeune femme venait s'agenouiller auprès d'elle.

Ensemble, elles regardèrent la cité se rapprocher.

— Bienvenue chez toi, ma sœur...

© Prix le Bussy et Dario Edward 2021



Dario Edward a grandi dans le Loiret, avec les cycles de Dune de Frank Herbert, Fondation d'Isaac Asimov et Les Cantos d'Hypérion / Les Voyages d'Endymion de Dan Simmons.

Juriste vivant en région parisienne, écrivain amateur, il travaille depuis l'adolescence sur un cycle de science-fiction. Il apprécie de pouvoir créer des univers sophistiqués et de longues frises chronologiques, tout en jouant avec la perception et les émotions des personnages pour tenter d'en dégager des vérités humaines.